

## **Le sujet, l'histoire : place du passé, place de l'histoire dans la relation de travail social**

Sommaire :

1. Présentation du contexte de formation
2. Georges Pérec : Origine(s), passé, histoire, mémoire.....
3. L'Histoire ? : Trois définitions de l'histoire
4. « On n'échappe pas à l'histoire » de Marc Ferro

*Les textes présentés ci-dessous ont été utilisés dans le cadre d'une action de formation en direction d'éducateurs spécialisés à Valence dans les années 2000.*

### 1. Présentation du contexte de formation

Le module de formation débouchait sur l'étude de la question formalisée désormais sous l'appellation « Accès aux origines personnelles ». On y interrogeait le phénomène de "*recherche des origines personnelles*". Celui-ci, en effet, venait de faire symptôme dans notre histoire collective en ce que nombre de sujets se sentant aliénés de cette méconnaissance ou incertitude de leur « origine » interrogeaient désormais les administrations et pouvoirs publics dans une démarche individuelle ou en tant que groupe de pression constitué.

La démarche d'étude était interdisciplinaire : sociologique et juridique, certes, puisqu'une législation nouvelle, avec des institutions ad hoc, était en train de se faire (ce sera la loi du 20 janvier 2002 et le CAOP) et que cela recoupait la thématique du « droit d'accès au dossier » déjà existante depuis 1978. Mais il s'agissait bien d'aborder des situations cliniques ainsi que les pratiques professionnelles en la matière, celles des services administratifs, sociaux, éducatifs concernés. Deux documents audio-visuels de grand intérêt venaient étayer le matériel relativement rare apporté par les stagiaires.

Mais, en préalable, le module comportait un volet que nous avons intitulé « *le sujet, l'histoire* ».

*Son premier axe* consistait à recentrer les éducateurs sur la notion de « *passé* » et la place qu'on lui donne dans *la relation de travail social* en correspondance avec les conceptions de l'être humain. Nous écrivions dans notre argument : « *Autru y est appréhendé, accueilli tel qu'il se « présente ».* Mais *son passé n'est jamais bien loin* : soit le sujet l'évoque spontanément, soit il y est invité par l'intervenant. La pratique traditionnelle, en médecine notamment, parlait d'« *anamnèse* » ; bien d'autres termes évoquent à quoi il est fait appel : *réminiscence, remémoration, réélaboration...* ». Nous notions que « *des pratiques telles que la réalisation de curricula vitae, de biographies, impliquent désormais des travailleurs sociaux dans leur accompagnement des personnes ; le "récit de vie" lui même déborde le cadre des méthodes de recherche en sciences sociales pour figurer dans des procédures formalisées d'accès à certains biens publics (ex : le récit de leur exil exigé des demandeurs d'asile par l'OFPRA)* ».

Le questionnement fut riche, reconsidérant tout à la fois l'importance de l'histoire du sujet et les risques de fétichisation de celui-ci jusqu'à des questions plus prosaïques telles que : ...que garder au dossier ? Une démarche exploratoire voulue large permit de remettre en circulation certains textes fondamentaux (Freud et la référence à l'archéologie) ou plus contemporains (Ansermet, Clinique de l'origine, 1999) et de susciter des échanges intéressants entre stagiaires tirées de leurs expériences même au sein des établissements: par exemple sur la pratique du cahier de vie ou de célébration des anniversaires. Des lectures d'extraits de « *W ou le souvenir d'enfance* » », le très troublant ouvrage de Georges Perec (1975), mi fiction, mi autobiographie, tinrent lieu de transition avec les autres axes.

*Un second axe* de ce volet proposait de dépasser le niveau professionnel sectoriel du travail social pour observer *la place de l'histoire* (history à présent) au niveau général de nos sociétés contemporaines. Il s'agissait dès lors d'interroger les spécialistes de « l'histoire » -« l'histoire avec sa grande hache » dit Georges Perec - que sont les historiens ; les interroger non pas dans leurs méthodes de travail mais dans leurs réflexions sur ce "besoin" d'histoire, pas toujours différencié de la démarche mémorielle, qui transparaît dans les différentes quêtes contemporaines des collectivités, communautés (institutions éducatives notamment) ou sujets singuliers.

C'est donc une centration sur les textes ci- après qui fut proposée pour une approche des questions d'historicité, de discipline historique et de fabrique de celle-ci (l'atelier de l'historien). Cela constitua l'occasion d'une formidable réévaluation de notre volonté de connaissance et/ou d'oubli face aux incertitudes du passé et de l'avenir.

Pierre Merle, février 2012

## 2- Georges Pérec<sup>1</sup> : Origine(s), passé, histoire, mémoire.....

*Georges Perec est décédé en 1982. Il était né en 1936.*

*En 1975 il avait publié, chez Denoël, W ou le souvenir d'enfance.*

*L'ouvrage est constitué de deux textes en alternance. L'un (en italique) est un récit imaginaire, écrit à l'âge adulte, mais à partir d'un fantasme enfantin : celui d'une cité (W), idéale mais terrifiante, régie par des normes et un mode de vie entièrement tourné vers le sport et la compétition de type olympique.*

*L'autre est complètement autobiographique.*

*Les deux textes semblent se faire écho sans que l'on sache bien où et sur quoi. L'énigme est donc du ressort de l'écriture de Perec, dans laquelle on retrouve d'ailleurs plusieurs de ses procédés (descriptions méthodiques, épuisement des mots disponibles pour décrire des réalités, jeux langagiers divers etc..).*

A trente deux ans, je me suis souvenu, explique Pérec, de cette histoire que j'avais inventée, racontée et dessinée à treize ans. "Je me souvins tout à coup qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance" "Les pièges de l'écriture se sont, une fois de plus, mis en place. Grâce à quelques dessins que je retrouvais, je réinventai W, l'écrivis et le publiai dans La Quinzaine Littéraire entre 1969 et 1970. Aujourd'hui, quatre ans plus tard, j'entreprends de mettre un terme – je veux dire par là autant tracer les limites que donner un nom – à ce lent déchiffrement. W ne ressemble pas plus à mon fantasme olympique que ce fantasme olympique ne ressemblait à mon enfance. Mais dans le réseau qu'ils tissent comme dans la lecture que j'en fais je sais que se trouve inscrit et décrit le chemin que j'ai parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement" C'est du second texte, celui directement autobiographique, que sont tirées les citations suivantes.

---

"Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard de Lans. En 1945 [9 ans], la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré [...]. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la grande, L'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps.

[...]

---

<sup>1</sup> Œuvre abondante : Les Choses 1967, Un homme qui dort 1967, La disparition 1968, espèces d'espaces 1974, La vie mode d'emploi 1978, je me souviens 1978, penser/ Classer 1985, Vœux 1987, Perec/Rinations 1997

Comme tout le monde, j'ai tout oublié de mes premières années d'existence.

Mon enfance fit partie de ces choses dont je sais que je ne sais pas grand-chose. Elle est derrière moi, pourtant elle est le sol sur lequel j'ai grandi, elle m'a appartenu, quelle que soit ma ténacité à affirmer qu'elle ne m'appartient plus. J'ai longtemps cherché à détourner ou masquer ces évidences, m'enfermant dans le statut inoffensif de l'orphelin, de l'inengendré, du fils de personne. Mais l'enfance n'est ni nostalgie, ni terreur, ni paradis perdu, ni Toison d'Or, mais peut être horizon, point de départ, coordonnées à partir desquelles les axes de ma vie pourront trouver leur sens. Même si je n'ai pour étayer mes souvenirs improbables que le secours de photos jaunies, de témoignages rares et de documents dérisoires, je n'ai pas d'autre choix que d'évoquer ce que trop longtemps j'ai nommé l'irrévocable; ce qui fut, ce qui s'arrêta, ce qui fut clôturé: ce qui fut, sans doute pour aujourd'hui ne plus être, mais ce qui fut aussi pour que je sois encore."

"Je suis né le samedi 7, mars 1936 vers neuf heures du soir, dans une maternité sise 19 rue de l'Atlas, dans le 19<sup>o</sup> arrondissement de Paris. C'est mon père je crois qui alla me déclarer à la mairie en fait cette déclaration, répondant aux dispositions de l'article 3 de la loi du 10 août 1927, fut souscrite par mon père quelques mois plus tard, très exactement le 17 août 1936, devant le juge de paix du 20<sup>o</sup> arrondissement. Je possède une copie certifiée conforme de cette déclaration, dactylographiée en violet sur une carte de correspondance datée du 23 septembre 1942 et expédiée le lendemain par ma mère à sa belle-sœur Esther et qui constitue l'ultime témoignage que j'ai de l'existence de ma mère.

Il me donna un unique prénom – Georges- et déclara que j'étais français. Lui-même et ma mère étaient polonais. Mon père n'avait pas tout à fait vingt sept ans, ma mère n'en avait pas vingt trois. Ils étaient mariés depuis un an et demi. En dehors du fait qu'ils habitaient à quelques mètres l'un de l'autre, je ne sais pas exactement dans quelles circonstances ils s'étaient rencontrés. J'étais leur premier enfant. Ils en eurent un second en 1938 ou 1939, une petite fille qu'ils prénommèrent Irène, mais qui ne vécut que quelques jours.

Longtemps j'ai cru que c'était le 7 mars 1936 qu'Hitler était entré en Pologne. Je me trompais de date ou de pays mais au fond ça n'avait pas beaucoup d'importance. Ce n'était pas dans Varsovie qu'Hitler rentrait mais c'aurait très bien pu l'être. Ce qui était sûr c'est qu'avait déjà commencé une histoire qui pour moi et tous les miens allait bientôt devenir vitale, c'est-à-dire le plus souvent mortelle"

"J'imaginai pour mon père plusieurs morts glorieuses. La plus belle était qu'il avait été fauché par un tir de mitrailleuses alors qu'estafette il portait au général Huntelle le message de la victoire.

J'étais un peu bête. Mon père était mort d'une mort idiote et lente. C'était le lendemain de l'armistice. Il s'était trouvé sur le chemin d'un obus perdu. L'hôpital était comble. Il est maintenant redevenu une petite église déserte dans une petite ville inerte. Le cimetière est bien entretenu. Dans un coin pourrissent quelques bouts de bois avec des noms et des matricules.

J'allais une fois sur ce qu'on peut appeler la tombe de mon père. C'était un premier novembre. Il y avait de la boue partout.

C'était en 1955 ou 1956. Ce pèlerinage a duré une journée entière. J'ai passé tout l'après midi dans un snack bar désert à attendre le train qui me ramènerait à Paris. Ma visite au cimetière a été très brève. Je n'ai pas eu à chercher longtemps parmi les deux ou trois centaines de croix du cimetière militaire (simple carré dans un des coins du cimetière de la ville). La découverte de la tombe de mon père, des mots PEREC ICEK JUDKO, suivis d'un numéro matricule, inscrits au pochoir sur la croix de bois, encore tout à fait lisibles, m'a causé une sensation difficile à décrire: l'impression la plus tenace était celle d'une scène que j'étais en train de jouer, de me jouer: quinze ans plus tard, le fils vient se recueillir sur la tombe de son père; mais il y avait sous le jeu d'autres choses: l'étonnement de voir mon nom sur une tombe (car

l'une des particularités de mon nom a longtemps été d'être unique: dans ma famille personne d'autre ne s'appelait Perec), le sentiment ennuyeux d'accomplir quelque chose qu'il m'avait toujours fallu accomplir, mais dont je ne saurais jamais pourquoi je l'accomplissais, l'envie de dire quelque chose ou de penser à quelque chose, un balancement confus entre une émotion incoercible à la limite du balbutiement et une indifférence à la limite du délibéré, et, en dessous quelque chose comme une sérénité secrète liée à l'ancrage dans l'espace, à l'enclavage sur la croix, de cette mort qui cessait enfin d'être abstraite (ton père est mort, ou, à l'école, quand à la rentrée d'octobre on remplissait les petites fiches pour les professeurs qui ne vous connaissaient pas: profession du père: décédé) , comme si la découverte de ce minuscule espace de terre clôturait enfin cette mort que je n'avais jamais apprise, jamais éprouvée, jamais connue ni reconnue, mais qu'il m'avait fallu, pendant des années et des années, déduire hypocritement des chuchotis apitoyés et des baisers soupirant des dames.

Je portais ce jour là, pour la première fois, une paire de chaussures noires et un costume croisé sombre, à fines rayures blanches, parfaitement hideux, dont je ne sais plus quel membre de ma famille adoptive avait eu la bonté de se débarrasser sur moi. Je revins à Paris crotté jusqu'en haut des mollets. Chaussures et costumes furent nettoyés mais je m'arrangeais pour ne plus jamais les mettre." [...]

"Ma mère devint veuve de guerre. Elle prit le deuil. Elle me mit en nourrice. Son salon [de coiffure] fut fermé. Elle s'engagea comme ouvrière dans une fabrique de réveil matin. Il me semble me souvenir qu'elle se blessa un jour et eut la main transpercée. Elle porta l'étoile.

Un jour elle m'accompagna à la gare de Lyon. Elle m'acheta un illustré qui devait être un Charlot. Je l'aperçus, il me semble, agitant un mouchoir blanc sur le quai cependant que le train se mettait en route. J'allais à Villard de Lans avec la Croix Rouge.

Elle tenta plus tard, me raconta-t-on, de passer la Loire. Le passeur était absent. Elle n'insista pas davantage et regagna Paris. On lui conseilla de déménager, de se cacher. Elle n'en fit rien. Elle pensait que son titre de veuve de guerre lui éviterait tout ennui [...]

Nous n'avons jamais pu retrouver de trace de ma mère et de sa sœur. Il est possible que déportées en direction d'Auschwitz, elles aient été dirigées sur un autre camp; il est possible aussi que tout leur convoi ait été gazé en arrivant. Mes deux grands pères furent également déportés; David Peretz, dit-on, mourut étouffé dans le train; on n'a retrouvé aucune trace d'Aron Szulewicz. Ma grand-mère paternelle, Rose, dut au seul hasard de ne pas être arrêtée : elle était chez une voisine quand les gendarmes vinrent chez elle; elle se réfugia quelque temps dans le couvent du Sacré Cœur et parvint à passer en zone libre, non pas, comme je le crus longtemps, en se faisant enfermer dans une malle, mais en se cachant dans la cabine du conducteur de train.

Ma mère n'a pas de tombe. C'est seulement le 13 octobre 1958 qu'un décret la déclara officiellement décédée, le 11 février 1943 à Drancy (France). Un décret ultérieur, du 17 novembre, précisa que, "si elle avait eu la nationalité française", elle aurait eu droit à la mention "Mort pour la France".

Je dispose d'autres renseignements concernant mes parents; je sais qu'ils ne me seront d'aucun secours pour dire ce que je voudrais en dire.

Quinze ans après la rédaction de ces textes de souvenirs [autobiographiques], il me semble que je ne pourrais toujours que les répéter: quelle que soit la précision des détails, vrais ou faux, que je pourrais y ajouter, l'ironie, la sécheresse ou la passion dont je pourrais les enrober, les fantasmes auxquels je pourrais donner libre cours, les fabulations que je pourrais développer, quels que soient aussi les progrès que j'ai pu faire depuis quinze ans dans l'exercice de l'écriture, il me semble que je ne parviendrai qu'à un ressassement sans issue. Un texte écrit sur mon père, écrit en 1970, et plutôt pire que le premier, m'en persuade assez pour me décourager de recommencer aujourd'hui.

Ce n'est pas, comme je l'ai longtemps avancé, l'effet d'une alternative sans fin entre la sincérité d'une parole à trouver et l'artifice d'une écriture exclusivement préoccupée de dresser ses remparts : c'est lié à la chose écrite elle-même, au projet de l'écriture comme au projet du souvenir.

Je ne sais pas si je n'ai rien à dire, je sais que je ne dis rien; je ne sais pas si ce que j'aurais à dire n'est pas dit parce qu'il est l'indicible (l'indicible n'est pas tapi dans l'écriture, il est ce qui l'a déclenchée bien avant); je sais que ce que je dis est blanc, est neutre, est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes.

C'est cela que je dis, c'est cela que j'écris et c'est cela seulement qui se trouve dans les mots que je trace, et dans les lignes que ces mots dessinent, et dans les blancs que laisse apparaître l'intervalle entre ces lignes: j'aurais beau traquer mes lapsus (par exemple j'avais écrit "j'ai commis" au lieu de "j'ai fait" à propos des fautes de transcription dans le nom de ma mère) ou rêvasser pendant deux heures sur la longueur de la capote de mon papa, ou chercher dans mes phrases pour, évidemment, les trouver aussitôt, les résonances mignonnes de l'Oedipe ou de la castration, je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime effet d'une parole absente à l'écriture, le scandale de leur silence et de mon silence: je n'écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leurs corps; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur trace indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie" [...]

---

### 3- L'HISTOIRE ?

Trois définitions de l'histoire :

(en plus de la distinction récit fictif/récit réel, story/history):

- le récit de la vie des hommes du passé.
- la science chargée d'enquêter sur la vie des hommes du passé. (activité de connaissance)
- l'enseignement de ce récit.

#### *Textes d'historiens*

##### **Texte 1**

**Les lieux de mémoire (tome I La République), 1984 (sous la dir de )Pierre Nora , éd. Gallimard**

##### *Extraits*

« *La mémoire* est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations.

*L'histoire* est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus.

*La mémoire* est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel ; *l'histoire* une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, *la mémoire* ne s'accommode que de détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censure ou projections.

*L'histoire*, parce que opération intellectuelle et laïcissante, appelle analyse et discours critique.

*La mémoire* installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. la mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est par nature multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée.

*L'histoire* au contraire appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. *La mémoire* s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet. *L'histoire* ne s'attache qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports des choses.

***La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que le relatif.***

Au cœur de *l'histoire*, travaille un criticisme destructeur de la mémoire spontanée. *La mémoire* est toujours suspecte à l'histoire dont la mission vraie est de la détruire et de la refouler. *L'histoire* est dé-légitimation du passé vécu [...]

## Texte 2

### **Pourquoi faire de l'histoire Arlette Farge, directrice de recherches au CNRS.**

La réponse à cette question est une profession de foi, revendiquée comme telle.

Il convient de souligner, de rappeler l'urgence du problème posé. En effet, le présent fabrique du passé à vive allure : le temps semble s'accélérer, le passé s'éloigne de plus en plus. Le présent à peine vécu semble insaisissable et ne débouche sur aucun futur prédictible. ***Dans un tel contexte, l'histoire ne doit pas être confondue avec le devoir de mémoire. Elle n'est pas non plus synonyme de patrimoine. L'histoire n'est ni un reposoir, ni un conservatoire.***

Faire de l'histoire ce n'est pas vouloir retourner au même. Cela implique un savoir-faire et un vouloir-dire nécessaires au travail de l'historien. Ecrire l'histoire c'est pratiquer le deuil de ce qui s'est enfui, de ce qui n'est plus, ce qui fait écho à la confiance de Michel de Certeau : « Un manquant me fait écrire ». ***L'histoire s'écrit à partir de la séparation, de l'étrange, de ce qui est autre.***

L'histoire est à appréhender comme le champ immense de l'imprévisible. L'histoire est violence. Il n'y a d'histoire sans rêve d'un ailleurs, rêve qu'il faut transmettre. ***Le travail de l'historien doit ainsi obéir à un principe d'incertitude : il lui revient d'isoler des événements parce qu'ils ont eu lieu et non parce qu'ils devaient avoir lieu.*** Il n'existe pas de linéarité cause – effet, cela n'aurait aucun sens. Ce qui est le plus prévisible dans l'histoire c'est précisément son imprévisibilité, cet appel du possible que l'historien ne sait pas traiter. Or il se doit justement de laisser la possibilité intellectuelle de ce surgissement, de l'effraction de l'événement dans le temps.

***L'historien est un passeur. Il s'adresse à une communauté de présence d'autrefois pour revenir à celle du présent.***

### ***Transmettre : Quelles sources ?***

Les sources sont inépuisables, mais difficiles à trouver et à interpréter. L'archive n'est pas bavarde. L'archive, judiciaire notamment, n'est pas le réel, le travail de l'historien consiste à la replacer dans la nécessité du monde qui l'a fait naître. Par la pratique de l'archive, il s'agit d'extirper un sens à des paroles où communément on ne voit que du chaos. L'archive est une trace, une source mais jamais une preuve. Elle ne dit rien en soi, à l'historien d'oser l'interpréter.

### ***...Pour quels projets ?***

L'historien s'attache à l'ordinaire, au simple, aux pauvres, aux exclus de l'histoire en somme et aux intensités faibles. Il s'agit d'écrire de quoi fut tissé le cours ordinaire des choses. L'histoire de la différenciation des sexes constitue un nouveau champ d'étude riche de possibilités car elle constitue l'histoire d'une expérimentation sociale sans cesse renouvelée. Il convient à ce titre de faire de l'amour et du désir des sujets de travail dénués de tabous, alors que les historiens ont pour défaut de lisser.

### ***Faire une histoire de la souffrance***

Quel sens donner à la surenchère visuelle qui estompe aujourd'hui notre capacité à réagir ? La souffrance est historicisable : il y a des formes de la souffrance, il y a des formes d'énonciation de la souffrance, il y a des façons de la recevoir, de la partager. Si on en fait un objet historique, elle devient plus dicible et peut-être en finirions-nous avec cette idée fautive selon laquelle plus on remonte dans le temps, moins la mort importe.

Travailler sur la souffrance c'est l'entendre hier et vouloir l'éradiquer aujourd'hui. Comment les mots de la souffrance sont-ils reçus ? Sont-ils acceptés ? Refusés ? Comment sont-ils formulés ?

### ***Ecrire l'histoire***

Le consensuel est à la mode. On ne peut que regretter l'actuelle euphémisation des mots. Or l'historien se doit de pouvoir disposer d'un vocabulaire vrai, profond pour écrire l'histoire. Pourquoi n'aurait-il pas, ou plus, le droit d'employer les termes de lutte des classes ou de prolétariat ?

### ***Le singulier***

Faire de l'histoire ne consiste pas à compiler des anecdotes, à empiler des cas, des témoignages, mais à réfléchir sur les formes inattendues d'action et de réaction qui font l'événement. Submergé par trop de mémoire, trop de témoignages, l'historien se doit de soumettre l'émergence des paroles individuelles à un collectif qu'il s'agit de définir. Comment mieux appréhender comment s'articulent l'individu et le collectif ? Il ne doit pas craindre d'analyser le social, affronter la méfiance actuelle à l'égard de tout système d'interprétation.

L'historien n'est pas un juge. Il n'a pas à nommer, mais il doit donner les moyens de résoudre les problèmes de responsabilité. Si l'historien s'engage c'est par ses livres, son écriture.

Les grandes leçons sur le devoir de mémoire, le patrimoine sont inutiles quand l'histoire n'est pas au nombre des savoirs fondamentaux. Ecartier ainsi l'histoire de ces apprentissages revient à entraver le présent de sa possibilité de vivre

### **Bibliographie**

- *Vivre dans la rue à Paris au XVIIe siècle*, Gallimard, collection "Archives", 1979.
- *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIIe siècle*, Hachette, 1986.
- *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris 1750*, (avec Jacques Revel), Hachette 1998
- *Le Goût de l'archive*, Edition du Seuil, 1989, réédition en poche, 1997.
- *Sans visages. - L'impossible regard sur le pauvre*, Bayard Culture 01/2004

### **Texte 3 Devoir de mémoire...ou devoir d'histoire ?**

*Douze leçons sur l'histoire*, 1996, Antoine Prost, éd du Seuil

« Traditionnellement, faire l'histoire était se libérer de la mémoire, mettre en ordre ses souvenirs, les replacer dans des enchaînements et des régularités, les expliquer et les comprendre, transformer en pensée un vécu affectif et émotionnel. On l'a vu avec les exemples des souvenirs de la guerre : la mémoire est dans les trous d'obus, les forts aux casemates ébranlées par les bombardements, l'histoire dans des musées pédagogiques, mémorial ou historial, où le visiteur qui ne peut plus éprouver les émotions des anciens combattants acquiert un savoir sur la bataille.

L'histoire traditionnelle ne libérait donc pas seulement le citoyen en lui donnant les clés de la compréhension du présent. Elle l'affranchissait aussi de la tutelle des souvenirs. L'histoire était libération du passé. L'homme, écrivait Marrou, ne se libère pas du passé qui pèse obscurément sur lui par l'oubli, « mais par l'effort pour le retrouver, l'assumer en pleine conscience de manière à l'intégrer ». En ce sens l'histoire apparaît comme une pédagogie, le terrain d'exercice et l'instrument de notre liberté. L. Febvre ne pensait pas autrement.

*Notre société ne craint plus d'être submergée par le passé mais de le perdre. Un immense mouvement commémoratif la saisit. [Exemple du millénaire capétien]. Deux ans plus tard ce qui frappe dans le bicentenaire de la Révolution française, c'est le nombre et l'importance des manifestations locales ; la France s'est couverte de commémorations multiples : l'évènement national majeur a été d'abord commémoré comme fondateur d'identités locales.*

*La « commémorativité » qui nous atteint et qui requiert des historiens une contribution à la fois experte et légitimante, va de pair avec une vague patrimoniale sans précédent [descriptions de la vague de patrimonialisation. On conserve les vieilles bouteilles, les vieux outils, jeter devient impossible]. Un mot d'ordre parcourt ainsi notre société : « touche pas à mon passé ».*

Nous sommes donc envahis, submergés par un patrimoine proliférant, qui n'est plus d'aucune façon constitutif d'une identité commune, mais se fragmente en une multitude d'identités locales, professionnelles, catégorielles dont chacune exige d'être respectée et cultivée. L'histoire nationale a cédé la place à une mosaïque de mémoires particulières, « cet album de famille découvert depuis plus de trente ans avec attendrissement et pieusement enrichi de toutes les trouvailles du grenier, immense répertoire de dates, d'images, de textes, de figures, d'intrigues, de mots et même de valeurs dont le pouvoir autrefois mythique s'est fait mythologie familière (P.Nora) [...]

Se diffusent ainsi un goût et une demande d'histoire multiformes, dont la multiplication des généalogistes apporte la confirmation. La recherche des racines, qui précipite nos contemporains dans le culte nostalgique du passé, commence à estomper la frontière entre les historiens professionnels et leurs lecteurs. [...]

*Le culte du passé répond à l'incertitude de l'avenir et à l'absence de projet collectif. La ruine des grandes idéologies, qui constitue sans doute un progrès de la lucidité politique, laisse nos contemporains désarmés. D'où le recul d'une tradition historiographique où Seignobos et Braudel se rejoignaient dans un même rapport au présent. Inversement il n'y a pas de projet politique sans élucidation historique des acteurs et sans analyse historique des problèmes. Notre société de mémoire pense que sans histoire elle perdrait son identité ; il est plus juste de dire qu'une société sans histoire est incapable de projet.*

**Le défi que les historiens doivent désormais relever est de transformer en histoire la demande de mémoire de leurs contemporains. C'est en fonction de la vie qu'il faut interroger la mort, disait fortement L.Febvre.** On fait valoir sans cesse le devoir de mémoire : mais rappeler un événement ne sert à rien, même pas à éviter qu'il ne se reproduise, si on ne l'explique pas. Il faut faire comprendre comment et pourquoi les choses arrivent. On découvre alors des complexités incompatibles avec le manichéisme purificateur de la commémoration. On entre souvent dans l'ordre du raisonnement, qui est autre que celui des sentiments, et plus encore des bons sentiments. La mémoire se justifie à ses propres yeux d'être moralement et politiquement correcte, et elle tire sa force des sentiments qu'elle mobilise. L'histoire exige des raisons et des preuves.

Je suis, il est vrai, un rationaliste impénitent –un universitaire peut il ne pas l'être ? – aussi je pense qu'accéder à l'histoire constitue un progrès : il vaut mieux que l'humanité se conduise en fonction de raisons que de sentiments. *C'est pourquoi l'histoire ne doit pas se mettre au service de la mémoire ; elle doit certes accepter la demande de mémoire, mais pour la transformer en histoire. Si nous voulons être les acteurs responsables de notre propre avenir, nous avons d'abord un devoir d'histoire. »*

#### **4- On n'échappe pas à l'histoire**

Marc Ferro, Odile Jacob, 2005, 430 p., 25 €.

*Compte rendu de lecture de Régis Meyran*

**L'historien Marc Ferro montre que le trajet de vie de chaque individu - fût-il le plus obscur - représente une « miniature de l'histoire ». Selon lui, c'est dans les moments de crise que les trajectoires individuelles rencontrent les grands événements. L'histoire ne se fait alors pas sans les « anonymes » car ceux-ci sont sommés de faire des choix.**

« Avec l'histoire fortuite et privée de ma personne fortuite et privée, je crois - et je demande qu'on n'y voie nulle outrecuidance - que je raconte une partie importante et inconnue de l'histoire allemande. » Telle est la déclaration que fit un jeune juriste de Berlin, Sébastien Haffner, dans un témoignage écrit en 1938 mais seulement révélé au public en l'an 2000. Cette déclaration fut peut-être l'un des points de départ qui permirent à l'historien Marc Ferro d'écrire son dernier livre... En effet, que révèle ce témoignage ? Tout simplement l'univers mental d'un Allemand on ne peut plus ordinaire... Sur les bancs de l'école, il entend parler des crises qui secouent la république de Weimar, notamment la grande inflation de 1923, assiste à la montée d'un climat délétère et fataliste, où le ressentiment face au chômage entraîne l'apparition d'un esprit belliqueux - y compris chez ses camarades de classe, qui se plaisent à rosser ceux qui font figure de spartakistes. Adolf Hitler lui fait horreur, ce qui est le cas chez tout « Allemand normal », écrit-il, mais le personnage fascine. Pourtant, quelques semaines plus tard, le jeune homme se retrouve à marcher dans les rues de Berlin, botté, affublé du brassard à la croix gammée et chantant en chœur avec les autres soldats... Certes, il ne se reconnaît pas dans ce rôle : il effectue là son service militaire et s'exilera peu de temps après à Londres. Il n'empêche qu'un tel cas de figure illustre parfaitement comment le décalage existant entre l'histoire, ses grands événements, et l'histoire des gens ordinaires peut se trouver brutalement réduit à néant.

Ce sont ces moments extraordinaires que M. Ferro entend étudier dans son livre. Aujourd'hui, écrit-il, l'histoire « au ras du sol » telle qu'elle est pratiquée en France tente de décrire la vie des anonymes, par l'étude de leur appartenance à des réseaux familiaux, politiques ou communautaires. Mais elle n'a pas réussi pour autant à décrire leur rapport aux crises de l'histoire, à ces moments violents qui bouleversent en profondeur la structure des sociétés. « L'histoire anonyme » ici entreprise est un manifeste pour que cette connexion se réalise. Tout part d'une hypothèse : chaque trajet individuel peut être vu, nous dit l'historien, comme une « miniature de l'histoire », un microcosme susceptible d'éclairer le fonctionnement des sociétés. On regrettera que M. Ferro n'ait pas développé plus avant son hypothèse, mais la façon dont est construit son ouvrage permet au lecteur d'en comprendre les implications. L'idée semble être que tout individu se trouve plongé, qu'il le veuille ou non, dans le tourbillon des événements : somme toute, nous avons une conscience face à nos propres représentations et face à l'histoire telle que nous la percevons. Pour chaque individu, l'éclairage se présente sous un autre angle.

Selon un principe d'accumulation, le livre décrit alors un faisceau de trajectoires individuelles, qui forme un kaléidoscope rendant compte des multiples facettes de la réalité. Se centrant sur quelques-uns des événements les plus marquants de l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle - la Révolution russe de 1917, l'arrivée de Hitler au pouvoir dans l'Allemagne de 1933, l'occupation de la France par les Allemands et l'instauration du régime de Vichy en juillet 1940, la guerre d'Algérie -, l'auteur fait apparaître dans chaque cas le « spectre des comportements individuels », où chaque choix particulier entre en résonance avec des milliers d'autres. C'est l'accumulation des choix individuels dans une même direction qui donne une force aux anonymes. Par exemple, dans la Russie des années 20, si l'Etat rejette désormais les intellectuels et les avant-gardes artistiques, tel le compositeur Igor Stravinski ou le cinéaste Dziga Vertov, cela est moins dû à l'anti trotskisme de Staline (Léon Trotski se

piquait d'avant-gardisme), comme le voudrait une explication politique classique, qu'à l'ascension sociale de bureaucrates issus de milieux très populaires, hostiles aux intellectuels. Certes, ce livre est un essai et pas une étude universitaire classique, mais il n'en est pas moins d'un grand intérêt. L'auteur combine en effet la synthèse des travaux des historiens les plus renommés et les plus actuels sur chaque période - par exemple ceux de Marc-Olivier Baruch pour Vichy, de Ian Kershaw ou Omer Batov pour l'Allemagne nazie - avec l'étude des journaux ou mémoires des individus, célèbres ou non, - notamment les Mémoires de Sergueï Eisenstein ou des entretiens de Rainer W. Fassbinder. A cela, il faut ajouter l'analyse d'œuvres de fiction - romans ou films - qui informent tout autant sur la société considérée. Ainsi l'un des chefs-d'œuvre de Fritz Lang, Le Testament du docteur Mabuse (1933), dénonçait-il à demi-mot la brutalité nazie ; or, F. Lang était juif, ce qui n'empêcha pas Hitler, fasciné par Metropolis (1927), de lui proposer d'être le cinéaste officiel du IIIe Reich... Demandant un délai de réflexion, le cinéaste s'exila dans la nuit qui suivit. Ces apparentes contradictions, au niveau des individus, permettent de saisir toute la complexité de la réalité historique.

Ses conclusions font du livre un plaidoyer pour l'enseignement de l'histoire. En effet, l'« histoire anonyme » permet de montrer que la coupure n'est pas aussi nette que cela entre l'histoire faite des grands événements et les histoires de tout un chacun. Dans les moments de crise, tous les individus sont confrontés à des dilemmes - ils sont sommés de faire des choix - à moins d'« ignorer l'histoire » à leurs risques et périls, tel un certain Marcel N. qui, ayant participé à quelques activités de résistance, est informé d'une rafle dans la région de Grenoble mais refuse de partir car « en règle et en vacances » et mourra en déportation. Car c'est bien la question du choix qui parcourt l'ouvrage en filigrane. On n'échappe pas à l'histoire, puisque les grands cycles, les phénomènes de longue durée se commencent et se terminent dans des crises qu'on ne peut arrêter. Pour autant, M. Ferro semble nous dire que rien n'est écrit, que le libre choix existe toujours, que les individus peuvent toujours prendre en main leur destin s'ils le veulent. Ainsi, ces paysans russes (les moujiks) qui recréent spontanément, après la chute du tsar, des assemblées de village - ou mir - et décident de s'octroyer des terres pour éviter la famine, sans l'autorisation du parti bolchevik qui attendait l'issue de la guerre. Quelques années plus tard, les mêmes seront décimés par une vague de purges, envoyés au goulag sans qu'ils puissent y faire grand-chose...

Enfin, l'auteur milite, semble-t-il, pour que chaque citoyen développe une conscience historique, car seule la prise de conscience des événements permet de faire des choix en connaissance de cause. Au total, M. Ferro livre au grand public un ouvrage original, mêlant tout à la fois des éléments qui rappelleraient un manuel d'histoire du XXe siècle, mais dans un style plus vivant, plus anecdotique, truffé d'exemples, avec une réflexion générale sur l'histoire. Pour cerner ce que fut la réalité d'une société à une époque donnée, il convient de faire feu de tout bois : à ce titre, l'histoire des historiens ne peut pas se dispenser de faire la synthèse des histoires vécues par les individus, y compris dans leur vécu affectif et intellectuel - fussent-ils ministres, romanciers ou boulangers.

Une manière de rappeler que l'histoire se fait à tout moment dans la tête de chacun de nous.